

folio
POLICIER

DEON MEYER

Les soldats de l'aube



FOLIO POLICIER

Deon Meyer

Les soldats de l'aube

*Nouvelle traduction
de Marie-Caroline Aubert*

Gallimard

*Couverture : © Catherine McQueen / Getty Images et
Pieter Ten Hoopen / Agence VU' (détail).*

Titre original :
DEAD AT DAYBREAK

© 2000 by Deon Meyer.
© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

Né en 1958 à Paarl, en Afrique du Sud, Deon Meyer a écrit quatorze best-sellers traduits dans trente pays. Il a été journaliste, rédacteur publicitaire et stratège en positionnement Internet avant de se lancer dans le polar, juste après la fin de l'apartheid. Il aime la moto et la France, qu'il visite souvent. Il vit à Stellenbosch, dans la région viticole des environs du Cap.

7 jours

Jeudi 6 juillet

Il émergea brutalement d'un sommeil imbibé d'alcool. La première chose dont il eut conscience fut la douleur dans ses côtes. Vinrent ensuite son œil et sa lèvre supérieure tuméfiés, l'odeur de moisi et de détergent qui régnait dans la cellule, puis celle, aigre, de son corps, et enfin le goût salé du sang mélangé à celui de la bière dans sa bouche.

Et le soulagement.

Des fragments épars de la soirée de la veille flottaient dans sa tête. La provocation, les airs irrités, la colère. Qu'attendre d'autre de ces imbéciles si normaux, si convenables. Les piliers de la communauté.

Il resta sans bouger sur le côté qui n'était pas douloureux, la gueule de bois palpitant dans son corps comme une fièvre. Des bruits de pas retentirent dans le couloir, une clé tourna dans la serrure de la porte en acier, le grincement du métal sur le métal lui déchira le crâne. Et le flic en tenue se dressa devant lui.

— Votre avocat est arrivé.

Il se retourna lentement sur le lit. Ouvrit son œil valide.

— Venez.

Pas une once de respect dans le ton.

— Je n'ai pas d'avocat.

Sa voix lui parut bien lointaine.

Le policier avança d'un pas, le saisit par le col de sa chemise et le releva d'une secousse sèche.

— On y va!

Cette douleur dans les côtes. Il franchit le seuil en trébuchant et longea le couloir carrelé qui conduisait au bureau des gardes à vue. Le flic en tenue, qui le précédait, agita sa clé pour lui indiquer une petite pièce. Il y entra péniblement, perclus de douleurs. Kemp l'y attendait, sa mallette à côté de lui, le front soucieux. Il s'assit sur une chaise bleu foncé, se prit la tête dans les mains. Il entendit le flic refermer la porte avant de s'éloigner.

— Tu n'es qu'un moins-que-rien, van Heerden, dit Kemp.

Il ne répondit pas.

— Que fais-tu de ta vie, hein?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre? rétorqua-t-il, sa lèvre enflée l'empêchant d'articuler correctement.

Le front de Kemp se plissa encore plus. Il secoua la tête.

— Ils n'ont même pas daigné porter plainte.

Il aurait aimé se sentir soulagé, voyant la pression s'éloigner, mais il n'y parvint pas. Kemp. Qu'est-ce que Kemp faisait là?

— Même des dentistes sont capables de repérer un minable quand ils en rencontrent un. Bon Dieu, van Heerden, qu'est-ce qui ne va pas chez toi? Tu fous ta vie en l'air. Des dentistes! Faut-il être bourré pour s'attaquer à cinq dentistes à la fois!

— Il y en a deux qui étaient des généralistes.

Kemp considéra l'aspect de van Heerden avant de se lever. L'avocat était un homme de grande taille qui soignait sa tenue – veste en tweed et pantalon gris, cravate aux teintes discrètes assorties.

— Où est ta bagnole ?

Van Heerden se mit debout avec précaution, le monde tanguait légèrement autour de lui.

— Près du bar.

Kemp ouvrit la porte et sortit.

— Allons-y, alors.

Van Heerden le suivit dans le bureau des gardes à vue. Le sergent de faction lui remit ses effets personnels, ses clés et son portefeuille enfermés dans un sac en plastique. Il le prit sans rencontrer son regard.

— Je l'emmène, annonça Kemp.

— Il reviendra.

La journée était froide. Le vent transperçait la veste légère de van Heerden mais il résista à l'envie de la resserrer contre son corps. Kemp grimpa dans son imposant 4 × 4 et se pencha pour ouvrir la portière côté passager. Van Heerden fit lentement le tour du véhicule, monta et, une fois assis, appuya la tête contre la vitre. Kemp démarra.

— C'était quel bar ?

— Le Sports Pub, en face de chez Panarotti.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Pourquoi es-tu venu me chercher ?

— Parce que tu as déclaré aux flics du poste de Table View que j'allais les attaquer en justice, ainsi que la bande de dentistes, pour brutalités policières et agression caractérisée.

Van Heerden se souvenait vaguement de sa tirade dans le bureau des gardes à vue.

— Mon avocat, dit-il d'un ton narquois.

La douleur qui lacéra son œil tuméfié l'empêcha de rire franchement.

— Pourquoi m'as-tu sorti de là ?

Kemp changea de vitesse d'un geste brusque.

— On se le demande.

Van Heerden tourna la tête et regarda l'homme assis au volant.

— Tu veux quelque chose.

— Tu m'es redevable.

— Je ne te dois rien.

Kemp arriva à hauteur du pub.

— Où est ta voiture ?

Van Heerden désigna la Corolla.

— Je te suis, dit-il. Je veux être sûr que tu es présentable.

— Pourquoi ?

— Tu verras.

Van Heerden descendit et se dirigea vers sa Toyota. Ses mains tremblaient tant qu'il eut du mal à ouvrir la portière. Le moteur hoqueta, chuinta et finit par démarrer. Van Heerden prit la direction de Koebergweg, tourna à gauche après Killarney et s'engagea sur la N7, où le vent se mit soudain à chasser la pluie sur l'asphalte. À gauche, direction Morning Star, et encore à gauche vers l'entrée de la petite ferme. La Ford d'importation de Kemp le suivait. Il regarda la grande demeure au milieu des arbres, prit l'embranchement qui conduisait au petit bâtiment chaulé et s'arrêta.

Kemp se gara à côté de la Corolla et abaissa sa vitre de quelques centimètres.

— Je t'attends, dit-il.

Van Heerden commença par se doucher, sans plaisir. Il laissa l'eau chaude ruisseler tandis que ses mains savonnaient machinalement ses épaules et son torse – du savon seulement, pas de gant de toilette, en passant délicatement sur les côtes endolories. Puis il lava méthodiquement le reste de son corps, en appuyant la tête contre le mur pour garder son équilibre au moment d'attaquer les pieds, l'un après l'autre. Enfin il ferma le robinet et saisit la serviette blanche dont la trame était apparente après trop de lavages. Il allait bientôt falloir en racheter une. Il fit couler l'eau chaude au lavabo, mit les mains en coupe et aspergea la glace pour la désembuer. Il pressa une noisette de crème à raser dans la paume de sa main gauche, la fit mousser et passa le blaireau sur ses joues.

Son œil tuméfié avait un sale aspect. D'ici peu, il serait violacé. L'eau avait effacé la croûte sur sa lèvre, il ne restait qu'un trait de sang séché. Il promena le rasoir sur sa joue gauche, descendit jusqu'au cou, et recommença à côté, sans se regarder. Il tendit la peau autour de sa bouche, puis il passa au côté droit, rinça son rasoir, nettoya le lavabo à l'eau chaude et s'essuya de nouveau. Il se brossa les cheveux. La brosse était couverte de cheveux noirs. Il faudrait penser à la nettoyer.

Ainsi qu'à acheter de nouveaux sous-vêtements. Et des chemises. Et des chaussettes. Le pantalon et la veste, ça allait encore. Tant pis pour la cravate. La pièce était sombre et froide. La pluie giflait les vitres, il était onze heures dix du matin.

Il sortit. Kemp lui ouvrit la portière du 4 × 4.

Le silence se prolongea jusqu'à Milnerton.

— Où va-t-on ?

— En ville.

— Tu as quelque chose en tête.

— Une des assistantes juridiques de notre cabinet a décidé de voler de ses propres ailes. Elle a besoin d'un coup de main.

— Et tu lui es redevable.

Kemp ricana et demanda :

— Que s'est-il passé hier soir ?

— J'avais trop bu.

— Non, je veux dire : que s'est-il passé de différent des autres soirs ?

Sur la lagune, en face du terrain de golf, des pélicans mangeaient, indifférents à la pluie.

— Ils fanfaronnaient avec leurs putains de 4 × 4.

— Et tu leur es tombé dessus à cause de ça ?

— C'est le gros qui a commencé.

— Pourquoi ?

Van Heerden détourna la tête.

— Je ne te comprends pas.

Il s'éclaircit la gorge.

— Tu es tout à fait capable de gagner ta vie. Mais tu as une si piètre opinion de toi-même...

La zone industrielle de Paarden Island défila sous leurs yeux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? insista Kemp.

Van Heerden contempla les fines gouttes qui traversaient le pare-brise. Il inspira longuement, poussa un soupir désabusé.

— Quand tu dis à un type que ce n'est pas son 4 × 4 qui va lui en donner une plus grosse, il fait le sourd. Mais si tu parles de sa femme...

— Bon Dieu...

Un bref instant, van Heerden sentit revenir la haine de la veille, le soulagement, le moment où il s'était lâché : les cinq quadras, leurs visages déformés par la colère, les coups de poing et les coups de pied qui s'étaient abattus sur lui avant que les trois barmen parviennent à les séparer.

Ils roulèrent sans rien dire jusqu'à ce que Kemp s'arrête devant un immeuble du front de mer.

— C'est au troisième. Beneke, Olivier et associés. Précise à Beneke que c'est moi qui t'envoie.

Van Heerden acquiesça et descendit de voiture sous le regard songeur de Kemp. Il referma la portière et entra dans le bâtiment.

À son invitation, il s'affala dans le fauteuil, sa posture traduisant le manque de respect. « C'est Kemp qui m'envoie », se contenta-t-il de dire. Elle hocha la tête, regarda son œil et sa lèvre enflés et décida de passer outre.

— Je crois que vous et moi pouvons nous aider mutuellement, monsieur van Heerden, lança-t-elle, ramenant sa jupe sous elle avant de s'asseoir.

« Monsieur. » Et l'allusion à un intérêt commun. Il connaissait cette approche. Mais il ne dit rien. Il la regarda et se demanda de qui elle avait hérité ce nez et cette bouche. Et ces grands yeux et ces petites oreilles. Les dés de la génétique avaient roulé chez elle de curieuse manière, la laissant à la limite de la beauté.

Elle croisa les mains sur le bureau.

— M. Kemp me dit que vous êtes un enquêteur expérimenté mais que vous n'avez pas d'emploi

permanent en ce moment. J'ai pour ma part besoin d'un bon enquêteur.

Approche pensée positive. Elle parlait avec aisance, d'une voix douce. Il la soupçonnait d'être intelligente. Et d'être plus difficile à énerver que la plupart des femmes.

Elle ouvrit un tiroir et en sortit un dossier.

— Kemp vous a dit que j'étais une cause perdue?

Ses mains frémirent et elle lui décocha un sourire coincé.

— Monsieur van Heerden, votre personnalité ne m'intéresse pas. Votre vie privée non plus. Nous parlons affaires. Je vous propose un emploi temporaire moyennant une rétribution.

Elle avait un sacré contrôle. Comme si elle savait tout. Comme si son portable et son diplôme lui suffisaient pour se défendre.

— Quel âge avez-vous? lui demanda-t-il.

— Trente ans, répondit-elle sans hésiter.

Il jeta un coup d'œil à son annulaire gauche. Rien.

— Êtes-vous disponible, monsieur van Heerden?

— Tout dépend pour quoi.

Ma mère était une artiste. Mon père travaillait à la mine.

La première fois qu'elle l'a vu, par une froide journée d'hiver, il était sur le terrain de rugby couvert de givre d'Oliënpark. Son maillot rayé de l'équipe de Vaal Reef était largement déchiré, et il se dirigeait d'un pas lent vers la touche pour en changer. Son ventre, ses épaules et ses côtes luisaient faiblement sous le pâle soleil de cette fin d'après-midi.

Chaque fois, elle racontait la scène avec précision : le bleu léger du ciel, le blanc-gris délavé de la pelouse, le petit groupe d'étudiants soutenant bruyamment leur équipe contre celle des mineurs, leurs écharpes violettes se détachant vivement sur le gris terne des bancs de bois. Et chaque fois que je l'entendais, je l'agrémentais de nouveaux détails : la silhouette frêle de ma mère empruntée à une photo en noir et blanc de l'époque, une cigarette à sa main, ses yeux et ses cheveux noirs, sa beauté un peu sombre et rêveuse. Sa façon de regarder mon père, comme si, à travers son corps et chaque trait de son visage irrésistiblement justes, elle pouvait tout voir.

« Jusqu'au fond de son cœur », disait-elle. Deux choses lui apparurent à ce moment-là avec une totale évidence. La première était qu'elle devait le peindre.

Après le match elle attendit à l'extérieur du stade, parmi les officiels et des joueurs remplaçants, jusqu'au moment où il apparut en veste et cravate, les cheveux encore mouillés. Et il la vit dans la lumière du crépuscule, il perçut son intensité et il rougit, et il s'avança vers elle comme s'il savait qu'elle le désirait.

Elle avait un morceau de papier à la main.

« Appelez-moi », dit-elle lorsqu'il fut devant elle.

Comme il était entouré par ses coéquipiers, elle se contenta de lui tendre le papier avec son nom et son numéro de téléphone et elle tourna les talons pour regagner la pension de Thomstraat où elle logeait.

Il téléphona tard le soir même.

— Je m'appelle Emile.

— Je suis peintre. Je voudrais vous peindre.

— Oh, fit-il, déçu. Me peindre comment ?

— Faire votre portrait.

— Mais pourquoi ?

— Parce que vous êtes un bel homme.

Il rit, gêné. (Par la suite, il lui avait avoué que ça l'avait surpris parce qu'il avait du mal avec les filles. Elle lui avait répondu que c'était parce qu'il se conduisait comme un idiot avec elles.)

— Je ne sais pas, finit-il par bredouiller.

— En échange, vous pouvez m'emmener dîner quelque part.

Il se contenta de rire à nouveau. Et à peine plus d'une semaine plus tard, par un froid dimanche matin d'hiver, il roula en Morris Minor du foyer de célibataires de Stilfontein jusqu'à Potchefstroom. Elle

monta à bord avec son chevalet et sa boîte de peinture, le guida jusqu'au barrage de Boskop, en passant par la route de Carletonville.

— Où allons-nous ? lui demanda-t-il.

— Dans le veld.

— Dans le veld ?

Elle acquiesça.

— On ne peint pas dans un... dans une salle de peinture ?

— Un atelier ?

— Oui, c'est ça.

— Parfois.

— Ah.

Ils tournèrent pour s'engager sur une route de ferme et s'arrêtèrent devant une crête. Il l'aïda à transporter son matériel et la regarda installer la toile sur le chevalet, ouvrir la boîte et aligner les pinceaux.

— Vous pouvez vous déshabiller, maintenant.

— Il n'est pas question que j'enlève tout.

Elle le dévisagea sans rien dire.

— Je ne sais même pas votre nom.

— Joan Kilian. Déshabillez-vous.

Il ôta sa chemise et ses chaussures.

— Je vais m'arrêter là, dit-il.

Elle hocha la tête.

— Et maintenant ?

— Mettez-vous debout sur ce rocher.

Il s'exécuta.

— Vous êtes trop raide. Soyez plus détendu. Laissez vos mains pendre le long de votre corps. Regardez par là, vers le barrage.

Elle commença à peindre. Il lui posa quelques questions auxquelles elle ne répondit pas : elle se contenta

de lui demander d'arrêter de bouger, le regard concentré sur le corps et la toile, mélangeant et appliquant les couleurs, jusqu'à ce que l'envie de parler lui passe. Au bout d'une bonne heure, elle lui accorda une pause. Il se remit à la questionner et découvrit qu'elle était la fille unique d'une actrice et d'un professeur d'art dramatique de Pretoria. Leurs noms lui évoquaient vaguement des films en afrikaans des années 40.

Finalement elle alluma une cigarette et entreprit de ranger son matériel. Il se rhabilla et demanda :

— Je peux voir ce que vous avez dessiné ?

— Peint, pas dessiné. Et la réponse est non.

— Pourquoi ?

— Vous pourrez regarder quand j'aurai terminé.

Ils reprirent la route de Potchefstroom et burent un chocolat chaud dans un café. Il lui posa des questions sur la peinture et le dessin, elle l'interrogea sur son travail. Puis, à un moment de cette fin d'après-midi hivernal dans le Transvaal occidental, il la regarda et déclara :

— Je vais vous épouser.

Et elle acquiesça, parce que c'était la seconde chose qu'elle avait sue avec certitude lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois.

L'avocate baissa les yeux sur le dossier devant elle et inspira lentement.

— Johannes Jacobus Smit a été mortellement blessé par une arme de gros calibre le 30 septembre de l'année dernière lors du cambriolage de sa maison de Morelettastraat, à Durbanville. Tout le contenu de la chambre forte a disparu, dont le testament par lequel il aurait laissé tous ses biens à son amie Wilhelmina Johanna van As. Si on ne retrouve pas ce testament, feu M. Smit sera considéré comme décédé intestat et tous ses biens reviendront à l'État.

— Quel est le montant de la succession ?

— On l'estime à un peu moins de deux millions de rands.

Il s'y attendait.

— Et Mme van As est votre cliente.

— Elle a vécu onze ans avec M. Smit. Elle l'a assisté dans la conduite de ses affaires, elle lui a préparé ses repas et a entretenu sa maison, elle a nettoyé ses vêtements et s'est fait avorter quand il l'en a priée.

— Il ne lui a jamais proposé de l'épouser ?

— Il n'était pas en faveur du mariage.

— Où se trouvait Mme van As le soir du...

— Du 30? À Windhoek. Il l'avait envoyée là-bas. Pour affaires. Elle est rentrée le 1^{er} octobre et l'a trouvé mort, ligoté à une chaise de cuisine.

Van Heerden s'avachit un peu plus dans le fauteuil.

— Et vous voudriez que je retrouve ce testament?

Elle hocha la tête.

— J'ai exploré toutes les failles juridiques envisageables, reprit-elle. La dernière délibération de la Cour suprême doit se tenir dans une semaine. Si nous ne pouvons pas leur présenter le document certifié, Wilna van As ne touchera pas un sou.

— Une semaine?

Elle hocha de nouveau la tête.

— Et dix mois se sont écoulés depuis le meurtre.

Elle hocha encore une fois la tête.

— Je suppose que la police n'a aucune piste...

— Ils ont fait de leur mieux.

Il la dévisagea, puis il regarda les deux diplômes accrochés au mur. Ses côtes le faisaient souffrir. Il émit un petit bruit obscène, moitié douleur, moitié incrédulité, avant de répéter :

— Une semaine?

— Je...

— Kemp ne vous a pas avertie? Je ne fais plus de miracles.

— Monsieur van...

— Cet homme est mort depuis dix mois. Ce serait gaspiller l'argent de votre cliente. Non pas que ce soit un problème pour un avocat, mais...

Il vit ses pupilles s'étrécir et une petite marque rose en forme de croissant de lune apparaître lentement sur une joue.

— Sachez, monsieur, que mon éthique professionnelle est irréprochable.

— Pas si vous laissez Mme van As croire qu'il y a encore de l'espoir, dit-il tout en se demandant quelles étaient les limites du self-control de cette femme.

— *Mademoiselle* van As est parfaitement informée du risque qu'elle court. Je ne lui ai pas caché que cette mission pouvait se révéler infructueuse. Elle est cependant disposée à rémunérer vos services car c'est sa dernière chance. La seule qui lui reste. À moins que vous ne sachiez pas comment procéder, monsieur van Heerden. Il existe certainement d'autres personnes ayant les compétences requises...

Le petit croissant de lune était écarlate mais le ton restait posé et la voix stable.

— Et qui seraient ravies d'empocher l'argent de *mademoiselle* van As, enchaîna-t-il en se demandant si le croissant de lune pouvait rougir encore plus.

À sa grande surprise, elle sourit.

— Je me moque de savoir comment vous avez récolté ces blessures, lui dit-elle en désignant son visage de sa main manucurée. Mais je commence à comprendre pourquoi.

Il vit le croissant de lune amorcer son retrait. Déçu, il réfléchit.

— À part le testament, qu'y avait-il dans la chambre forte? demanda-t-il.

— Elle ne sait pas.

— Elle ne sait pas? Elle a couché avec lui pendant onze ans et elle ne sait pas ce que contenait le coffre?

— Savez-vous ce qu'il y a dans la penderie de votre femme, monsieur van Heerden?

— Comment vous appelez-vous?

Elle hésita.

— Hoop.

— Hoop?

— Mes parents étaient... romantiques¹.

«Hoop», répéta-t-il. Hoop Beneke. Il la regarda et se demanda comment une femme de trente ans pouvait vivre avec un tel prénom. Hoop. Il considéra ses cheveux courts. Comme ceux d'un homme. L'espace d'un instant, il se demanda aussi à quel endroit les dieux chargés de répartir les traits du visage s'étaient égarés – un petit jeu d'autrefois, qui lui revenait vaguement.

— Je n'ai pas de femme, Hoop, déclara-t-il enfin.

— Ça ne m'étonne pas vraiment. Quel est votre prénom?

— J'aime bien “monsieur”.

— Vous êtes prêt à relever le défi, *monsieur* van Heerden?

Wilna van As était une petite femme ronde d'un âge indéfinissable, une femme sans traits saillants. Ils étaient assis dans la salle de séjour de la maison de Durbanville et elle leur parlait de Jan Smit.

Hoop Beneke l'avait présenté comme « M. van Heerden, notre enquêteur ». À croire qu'il faisait partie du mobilier du cabinet d'avocats.

Il demanda du café lorsque Wilna van As leur proposa de boire quelque chose. Hoop Beneke et van Heerden étaient assis à distance l'un de l'autre, un peu guindés, comme de parfaits étrangers.

1. En afrikaans, *hoop* signifie « espoir ». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— Je sais qu'il est presque impossible de retrouver ce testament dans les délais, reprit Wilna van As, désolée.

Van Heerden regarda l'avocate qui soutint son regard d'un air impassible.

Il acquiesça et demanda :

— Vous êtes sûre que ce document existe ?

Hoop Beneke prit son souffle comme si elle allait émettre une objection.

— Oui. Jan l'a apporté à la maison un soir, nous nous sommes assis à la table, répondit Wilna van As en indiquant la direction de la cuisine. Il m'a tout précisé point par point. Le document n'est pas très long.

— Et il était écrit que vous deviez hériter de tout ?

— Oui.

— Qui a rédigé l'acte ?

— Lui. C'était écrit de sa main.

— Des témoins ?

— Il l'a fait certifier au poste de police de Durbanville. Deux personnes l'ont contresigné.

— Et c'était le seul exemplaire ?

— Oui, répondit-elle d'un ton résigné.

— Vous n'avez pas trouvé curieux qu'il ne l'ait pas fait rédiger par un avocat ou un notaire ?

— Non. Jan était comme ça.

— Mais encore ?

— Secret.

Le mot resta en suspens. Van Heerden garda le silence jusqu'à ce qu'elle reprenne la parole.

— Je pense qu'il ne faisait pas beaucoup confiance aux gens.

— Et... ?

— Il... nous... nous menions une vie simple. Nous

allions travailler et nous rentrions. Il lui arrivait de parler de cette maison comme de sa “cachette”. Nous n’avions pas vraiment d’amis.

— Que faisait-il ?

— Il vendait des meubles anciens. Ce que certains appellent des antiquités. Il disait qu’en Afrique du Sud, ça n’existe pas vraiment parce que le pays est trop jeune. Nous étions grossistes. Nous cherchions de la marchandise pour des antiquaires. Parfois nous traitions directement avec des collectionneurs.

— Quel était votre rôle ?

— J’ai commencé à travailler pour lui il y a environ douze ans. J’étais en quelque sorte sa secrétaire. Il sillonnait la région à la recherche de pièces anciennes, il visitait des fermes. Je tenais le bureau. Au bout de six mois...

— Où est le bureau ?

— Ici, dit-elle. Dans Wellingtonstraat. Derrière la supérette Pick’n Pay. C’est une petite maison...

— Il n’y avait pas de coffre-fort dans le bureau ?

— Non.

— Donc, six mois plus tard... ?

— J’ai vite appris comment ça fonctionnait. Jan tournait dans Le Cap-Nord quand on a téléphoné de Swellendam. C’était au sujet d’un *jonkmanskas*, un buffet avec deux tiroirs hauts, si je me souviens bien... Du XIX^e siècle, une très jolie pièce à décor de marqueterie... Bref, je l’ai appelé et il m’a dit qu’il fallait aller voir ça de près. Je m’y suis rendue en voiture et je l’ai acheté pour trois sous. Il a été impressionné à son retour. À partir de là, je me suis impliquée de plus en plus...

— Qui s’occupait du bureau ?

— Au début, on le tenait à tour de rôle. Par la suite, c'est lui qui est resté.

— Ça ne vous dérangeait pas ?

— Non, ça me plaisait comme ça.

— Quand avez-vous commencé à vivre ensemble ?

Elle hésita.

— Mademoiselle van As, intervint Hoop Beneke en se penchant en avant. M. van Heerden va malheureusement devoir poser certaines questions qui risquent de vous gêner. Mais il est essentiel qu'il recueille un maximum d'informations.

Wilna van As acquiesça d'un signe de tête.

— Bien sûr, dit-elle. C'est simplement que... je n'ai pas l'habitude de parler de notre relation. Jan était toujours... Il disait que personne n'avait besoin d'être au courant. Parce que les gens n'arrêtent pas de jaser.

Elle vit que van Heerden attendait toujours sa réponse.

— Un an après qu'on a commencé à travailler ensemble.

— Ça fait donc onze ans, dit-il.

— Oui.

— Dans cette maison.

— Oui.

— Et vous n'êtes jamais entrée dans la chambre forte.

— Non.

Il la regarda fixement.

— Oui, c'était comme ça, dit-elle avec un petit geste.

— Si Jan Smit était mort dans d'autres circonstances, comment auriez-vous fait pour en sortir le testament ?

— Je connaissais la combinaison.

Il attendit.

— Jan l'avait changée après m'avoir montré le testament. Il avait choisi ma date de naissance.

— Il y conservait tous ses documents importants?

— Je ne sais pas ce que ça contenait d'autre. Et maintenant, il n'y a plus rien.

— Je pourrais la voir? La chambre forte?

Elle acquiesça et se leva. Il n'ajouta pas un mot et la suivit dans le couloir, Hoop Beneke fermant la marche. Entre la salle de bains et la chambre principale, sur la droite, se trouvait la grosse porte en acier avec la serrure à combinaison chiffrée. La porte était ouverte. Wilna van As actionna un interrupteur mural et une ampoule fluorescente clignota avant de s'allumer brillamment. Wilna entra.

— Je pense qu'il l'a fait installer après avoir acheté la maison.

— Vous pensez?

— Il n'a jamais abordé le sujet.

— Et vous ne lui avez jamais posé la question?

Elle secoua la tête. Il la rejoignit à l'intérieur. Les étagères en bois qui recouvraient les parois étaient vides.

— Vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'il y avait ici?

Elle secoua de nouveau la tête, une toute petite femme, à côté de lui, dans cet espace confiné.

— Vous n'êtes jamais passée devant quand il s'affairait à l'intérieur?

— Il fermait la porte.

— Et ça ne vous dérangeait pas, tout ce secret?

Elle lui jeta un regard presque enfantin.

— Vous ne le connaissiez pas, monsieur Van Rensburg.

— Van Heerden.

— Excusez-moi. (Elle rougit et il le remarqua.)
D'habitude, je retiens mieux les noms.

Il fit un petit signe de tête.

— Jan Smit était un homme très secret.

— Est-ce que vous avez nettoyé ici, après...

— Oui. Dès que la police a eu terminé.

Il sortit de la chambre forte, passa devant Hoop Beneke qui attendait dans le couloir et se dirigea vers la salle de séjour. Les deux femmes l'y suivirent et ils reprirent leurs places.

— Vous étiez la première arrivée sur les lieux ?

Hoop Beneke leva les mains.

— On ne pourrait pas faire une pause ? suggérait-elle.

Wilna van As acquiesça, van Heerden ne dit rien.

— Je boirais volontiers une tasse de thé, continua l'avocate. Si ça ne vous dérange pas trop...

Elle adressa un sourire plein de chaleur et de sympathie à sa cliente.

— Avec plaisir, répondit celle-ci en prenant le chemin de la cuisine.

— Un brin de compassion ne serait pas de trop, monsieur van Heerden, lança Hoop Beneke.

— Appelez-moi simplement van Heerden.

Elle le regarda.

Il se renversa en arrière dans le fauteuil. Il avait terriblement mal autour des yeux, plus encore qu'aux côtes. La gueule de bois martelait sourdement les parois de son crâne.

— Hoop, dit-il, sept jours, ça ne laisse pas beaucoup de temps pour les amabilités.

Il nota que ça l'irritait qu'il l'appelle par son prénom. Cela lui plut.

— Je ne pense pas que ça vous demande beaucoup de temps ni d'efforts.

Il haussa les épaules.

— Vous vous conduisez comme si elle était suspecte.

Il garda le silence un instant, puis il dit lentement, d'un ton las :

— Depuis combien de temps exercez-vous ?

— Bientôt quatre ans.

— Combien d'affaires d'homicides avez-vous traitées pendant cette période ?

— Je ne vois pas le rapport avec vous et votre manque de correction élémentaire.

— À votre avis, pourquoi Kemp m'a-t-il recommandé ? Parce que je suis un garçon charmant ?

— Pardon ?

Il l'ignora.

— Je sais ce que je fais, Beneke. Je sais très bien.

Le portrait en pied de mon père est resté des années accroché au mur, en face du grand lit de la chambre conjugale. Le mineur au corps souple et musclé, aux cheveux d'un blond cuivré, y resplendissait sur fond de crête du Transvaal occidental blanchie par l'hiver. Ce tableau était le symbole de leur rencontre, de leur romance hors du commun, de ces coups de foudre manifestement plus fréquents à l'époque que de nos jours.

Je ne vous offre pas la rencontre d'Emile et de Joan comme un prologue amusant mais comme un des faits essentiels qui ont façonné ma vie.

Dans l'ombre de leur idylle, j'allais passer les trois quarts de mon existence à courir après cet instant où, moi aussi, je rencontrerais enfin la même certitude, immédiate et dramatique, de l'amour.

Qui en fin de compte se solderait par ma chute.

Mon père était un homme intègre, il aurait été fort déçu par l'adulte qu'est devenu son fils. Cette qualité, avec son physique, forma sans doute le socle de leur union, car à part ça ils n'avaient rien en commun. Ils

habitèrent toujours des mondes séparés, même après leur mariage, célébré trois ans plus tard, et leur emménagement dans la maison de la compagnie minière de Stilfontein.

J'avoue que je ne me rappelle pas grand-chose des quatre ou cinq premières années de ma vie, mais je sais que ma mère était toujours entourée d'amis artistes – peintres, sculpteurs, acteurs et musiciens – qui venaient de Johannesburg et de Pretoria lui rendre visite. La troisième chambre de la maison débordait alors de monde, au point que certains week-ends il y en avait même qui dormaient dans le salon. Elle menait la conversation, une cigarette aux lèvres, un livre ouvert près d'elle, de la musique montant de disques passablement rayés, surtout du Schubert, mais aussi du Beethoven et du Haydn. Mozart, à l'entendre, manquait de passion. Elle n'aimait faire ni le ménage ni la cuisine, mais un repas était toujours prêt pour mon père à son retour, souvent un plat exotique préparé par une amie. Mon père était une silhouette périphérique, l'homme qui rentrait de la mine avec son casque et sa gamelle en fer-blanc et allait s'entraîner au terrain de rugby. Ou qui allait faire du jogging en été. Un obsédé de la forme physique, bien avant que cela devienne à la mode. Il participait tous les ans au marathon des camarades, une épreuve d'endurance entre Petermaritzburg et Durban, et à bien d'autres compétitions. C'était un homme tranquille dont toute la vie tournait autour de l'amour qu'il portait à ma mère et au sport – et à moi par la suite.

Le destin me fit naître le 27 janvier 1960 dans cette maisonnée, enfant qui avait hérité des traits sombres de sa mère et, c'était évident, des silences de son père.

Ce fut lui qui suggéra de me prénommer «Zatopek». Il admirait beaucoup l'athlète tchèque, et le fait qu'ils aient le même prénom n'était sans doute pas étranger à l'affaire. Aux yeux de ma mère, «Zatopek» était différent, exotique et bohème. Ni l'un ni l'autre, dotés de prénoms fort communs, n'avait prévu les conséquences de ce choix pour un enfant voué à grandir dans une ville minière. Ce ne fut pas tant les moqueries grossières de ses camarades, qui ne laisseraient que des cicatrices superficielles. Mais il serait exaspérant, toute sa vie durant, de devoir épeler son prénom chaque fois qu'il y avait un formulaire à remplir. Et de recevoir, en se présentant, un haussement de sourcils étonné suivi de l'inévitable : «Pardon?»

Deux événements allaient me marquer à jamais au cours de mes six premières années.

Le premier fut la découverte de la beauté féminine.

Cela eut de nombreuses incidences et vous ne m'en voudrez pas, j'espère, si je digresse légèrement. Car c'est un sujet qui devait toujours me fasciner et m'enchanter, ajoutant maintes pièces au puzzle de ma psyché.

Les détails précis sont depuis longtemps oubliés. J'avais dans les cinq ans et je jouais probablement dans notre salon, au milieu des artistes qui formaient le cercle de ma mère, quand je levai les yeux sur une de ses amies actrices. Dans l'instant je reconnus sa beauté, sans pouvoir la définir, mais avec une conscience aiguë du fait qu'elle était belle et que l'ensemble de ses traits était enchanteur. J'admets que je ne me rappelle plus son visage, seulement qu'elle était petite et mince et avait, peut-être, les cheveux bruns. Ce fut la première d'une longue série d'expériences

du même ordre, chacune marquant une étape dans mon admiration et ma réflexion concernant la beauté des femmes.

Le danger, bien sûr, était de perdre toute objectivité. Il est évident que tous les hommes apprécient la beauté chez les femmes. Il n'empêche, j'étais persuadé que ce que j'éprouvais pour la beauté féminine, l'impact qu'elle avait sur moi, était au-dessus du commun. Peut-être, me disais-je alors, quand j'avais encore la force et le désir de réfléchir, était-ce là le seul gène artistique légué par ma mère : la capacité à être emporté par les formes, les rondeurs et tous les détails qui font une femme, de même que le corps de mon père l'avait ravie. Sauf qu'elle avait voulu le peindre, comme elle peignait d'autres visages et sujets, alors que je me contentais de regarder et de m'émerveiller. Je m'étonnais de la désinvolture des dieux, qui distribuent la beauté d'une manière aussi aléatoire, et m'insurgeais contre les démons de la vieillesse qui peuvent reprendre cette beauté, de sorte que seule demeure la personnalité qu'elle a contribué à façonner. Je m'interrogeais quant à l'influence de la très grande beauté sur le caractère d'une femme. Je voulais comprendre l'étrangeté de la beauté, ses innombrables incarnations dans un nez, une bouche, un menton, une pommette et un œil. Et toujours je me posais des questions sur l'humour des dieux, la méchanceté et la cruauté qui les poussaient à donner un corps parfait à une femme tout en lui refusant l'essentiel, la beauté du visage. Ou à associer un corps disgracieux et des traits exquis. Ou encore à introduire une pointe d'imperfection dans l'assemblage, de manière qu'il reste en suspens dans une sorte de no man's land.

Et puis, n'oublions pas le talent avec lequel les femmes compensent ce dont la nature a été avare au moyen de vêtements et de couleurs, de fards et de pinceaux, de petits mouvements des mains et des doigts.

À partir de cet instant-là, dans le salon de Stilfontein, je fus esclave de la beauté.

Le second événement indélébile de mes six premières années commença par un tremblement de terre.

— À mon retour de Windhoek, Jan ne m'attendait pas à l'aéroport comme il l'avait promis. J'ai téléphoné à la maison, pas de réponse. J'ai pris un taxi après avoir patienté presque deux heures. Il était tard, environ dix heures du soir. La maison était plongée dans l'obscurité. Je me suis inquiétée car il rentrait toujours tôt. J'ai ouvert la porte, je suis entrée et je l'ai vu, dans la cuisine. C'est la première chose que j'ai vue. Et j'ai su qu'il était mort. Il y avait une telle quantité de sang. Sa tête était retombée sur sa poitrine. Ils l'avaient ligoté sur une des chaises de la cuisine. Je les ai toutes revendues ensuite, je ne supportais plus leur vue. Il avait les bras attachés dans le dos avec du fil électrique, m'a dit la police après coup. Je n'ai pas pu m'approcher. Je suis restée figée sur le seuil, puis j'ai couru chez les voisins. Ils ont appelé la police, j'étais en état de choc. Ils ont aussi téléphoné au médecin.

Il sut à son ton, à sa voix rendue atone par la répétition et le traumatisme contenu, qu'elle avait raconté cette histoire plus d'une fois.

— Puis la police vous a demandé de faire le tour de la maison.

— Oui. Ils voulaient savoir plein de choses. Comment le meurtrier avait réussi à s'introduire, ce qui avait été volé...

— Vous avez pu les aider ?

— On ne sait pas comment ils sont entrés. La police pense qu'ils ont attendu son retour. Mais les voisins n'ont rien remarqué.

— Quelque chose avait disparu ?

— Seulement ce que contenait la chambre forte.

— Son portefeuille ? Le téléviseur ? La chaîne stéréo ?

— Non, rien en dehors du contenu de la chambre forte, répéta-t-elle.

— Combien de temps avez-vous passé à Windhoek ?

— J'étais restée une semaine en Namibie, mais surtout à la campagne. Je n'étais passée à Windhoek que pour prendre l'avion, à l'aller et au retour.

— Il était mort depuis combien de temps quand vous êtes rentrée ?

— Selon la police, ça datait de la veille au soir. Avant que je prenne l'avion.

— Vous n'avez pas appelé ici ce jour-là ?

— Non. Je lui avais téléphoné de Gobabis deux jours plus tôt pour lui dire ce que j'avais trouvé.

— Il vous avait paru comment ?

— Comme d'habitude. Il n'aimait pas les conversations téléphoniques. C'est surtout moi qui ai parlé. Je me suis assurée que les prix que j'avais demandés étaient corrects et je lui ai dicté les adresses pour le camion.

— Il n'a rien dit de curieux ? De particulier ?

— Non.

— Vous avez mentionné un camion. Quel camion ?

— Il n'était pas à nous. Les transports Manie Meiring, de Kuilsriver, se chargeaient de récupérer la marchandise une fois par mois. On leur confiait les adresses et les chèques à remettre aux vendeurs. Puis ils envoyaient quelqu'un avec le camion.

— Combien de personnes savaient que vous étiez absente cette semaine-là ?

— Je ne peux pas dire... Il n'y avait que Jan, en fait.

— Vous avez une femme de ménage ? Un jardinier ?

— Non. Je... on s'occupait de tout nous-mêmes.

— Une entreprise de nettoyage pour le bureau ?

— Ça aussi, la police me l'a demandé. Parce que quelqu'un aurait pu savoir que j'étais partie, mais non, nous n'avions pas d'employés. La police a aussi demandé si je m'absentais régulièrement, mais ce n'était jamais aux mêmes dates du mois. Certaines fois je partais un jour ou deux, d'autres pendant une quinzaine.

— Et dans ces cas-là, Jan Smit faisait sa lessive et son ménage lui-même ?

— Il n'y avait pas grand-chose à nettoyer et la blanchisserie de Wellingtonstraat assure aussi le repassage.

— Qui savait que cette chambre forte existait ?

— Seulement Jan et moi.

— Aucun ami ? Un membre de la famille ?

— Non.

— Madame van As, avez-vous une idée de qui aurait pu l'attendre pour le tuer ? Quelqu'un qui aurait pu savoir ce que contenait la chambre forte ?

Elle secoua la tête, et brusquement les larmes se mirent à couler sur ses joues.

— Mais je vous connais ! s'écria Mavis Petersen lorsque van Heerden entra dans le bâtiment sans charme de l'unité Meurtres et Vols de Kasselsvleiweg à Bellville.

Il n'avait pas spécialement envie d'y retourner. Il ne voulait pas compter les années écoulées depuis qu'il avait franchi ces portes pour la dernière fois. Rien n'avait changé ou presque. L'odeur de moisi, le carrelage du sol, le mobilier administratif, tout était là. C'était la même Mavis aussi. Plus vieille, mais toujours accueillante.

— Bonjour, Mavis.

— Mais c'est le capitaine ! s'exclama-t-elle en tapant dans ses mains.

— Mavis, je ne suis plus capitaine.

— Regardez cet œil ! Qu'est-ce qui vous est encore arrivé ? Ça fait combien d'années, tout ça ? Qu'est-ce qu'il devient, notre capitaine ?

— Il en fait le moins possible, dit van Heerden, mal à l'aise et surpris par cet accueil.

Il ne voulait pas infliger à la brave femme le récit de sa sordide existence.

— Tony est là ? demanda-t-il.

— J'arrive pas à y croire, capitaine. Vous avez perdu du poids. Oui, l'inspecteur est là, il travaille au premier, maintenant. Vous voulez que je l'appelle ?

— Non merci, Mavis, je vais monter.

Il contourna son bureau pour entrer dans le corps de bâtiment principal, les souvenirs frappant fort à la porte de sa mémoire. Il n'aurait jamais dû venir. Il aurait dû rencontrer O'Grady ailleurs. Des enquêteurs dans les bureaux, d'autres dans les couloirs : autant de visages qu'il ne connaissait pas. Il monta

au premier, vit quelqu'un dans la salle de repos et lui demanda son chemin. Enfin il atteignit le bureau d'O'Grady.

Le gros type leva la tête en l'entendant frapper au montant de la porte.

— Salut, Nougat.

— Seigneur ! s'exclama O'Grady en plissant les yeux.

— Non, ce n'est que moi, mais merci...

Van Heerden s'approcha de la table et tendit la main. O'Grady se dressa à moitié sur sa chaise, lui serra la main et se rassit, la bouche encore entrouverte. Van Heerden sortit une barre de nougat d'importation de la poche de sa veste.

— Tu manges toujours ça ? demanda-t-il.

O'Grady n'y jeta même pas un regard.

— Je peux pas le croire, dit-il.

Van Heerden posa la barre de nougat sur la table.

— Putain, van Heerden, ça fait des siècles. J'ai l'impression de voir un fantôme.

Van Heerden prit place sur une des chaises en métal gris.

— Mais je suppose que les fantômes n'ont pas d'yeux au beurre noir, dit O'Grady en prenant le nougat. C'est quoi ça ? Un pot-de-vin ?

— On peut le dire comme ça.

O'Grady attaqua l'emballage en cellophane.

— Où étais-tu passé ? On ne parle même plus de toi ici, tu imagines ?

— J'ai passé un peu de temps dans le Gauteng, mentit van Heerden.

— Dans la police ?

— Non.

— Ça alors ! Attends que je raconte ça aux autres !
Alors, dis-moi... qu'est-ce qui est arrivé à ton œil ?

— Un petit accident, répondit van Heerden avec un geste désinvolte. J'ai besoin de ton aide, Tony.

Il ne voulait pas que ça s'éternise.

O'Grady mordit dans la barre de nougat.

— Tu n'y vas pas par quatre chemins ! dit-il.

— Tu t'es occupé du dossier Smit. En septembre dernier. Johannes Jacobus Smit. Assassiné chez lui. La chambre forte...

— Comme ça, tu es détective privé, maintenant.

— En quelque sorte.

— Putain, van Heerden, c'est pas une façon de gagner sa vie. Pourquoi tu ne reviens pas ici ?

Van Heerden inspira à fond. Il fallait qu'il ravale sa peur et sa colère.

— Tu te souviens de l'affaire ?

O'Grady le dévisagea longuement, ses mâchoires s'activant lentement, ses yeux comme des fentes. *Il n'a pas changé du tout*, songea van Heerden. *Il n'a ni grossi ni maigri*. Le même policier enrobé qui dissimulait son esprit vif derrière un corps massif et une personnalité flamboyante.

— Pourquoi ça t'intéresse ?

— Sa compagne recherche un testament qui se trouvait dans la chambre forte.

— Et c'est toi qui dois le retrouver ?

— Oui.

O'Grady hocha la tête.

— Détective privé. Merde. T'étais tellement bon.

Van Heerden inspira à fond une deuxième fois.

— Le testament, dit-il.

O'Grady le contempla sans lâcher le nougat.

— Ah, le testament. (Il posa le reste de la barre sur son bureau.) Tu sais, on n'est jamais arrivés à se l'expliquer. (Il se renversa en arrière et croisa les bras sur son ventre.) Putain de testament. Parce qu'au début j'étais sûr que c'était elle qui l'avait liquidé. Ou qu'elle avait engagé quelqu'un pour le faire. Ça collait parfaitement avec le reste. Smit n'avait pas d'amis, pas de collègues de boulot, pas d'employés. Mais les types sont entrés, ils l'ont torturé jusqu'à ce qu'il leur crache la combinaison et ils ont vidé la chambre forte avant de le zigouiller. Ils n'ont rien pris d'autre. C'est le crime d'une personne familière de la maison. Et dans cette catégorie, il n'y avait qu'elle. Du moins, c'est ce qu'elle prétend.

— Ils l'ont torturé ?

— À la lampe à souder. Les bras, les épaules, la poitrine et les balloches. Un vrai carnage.

— Elle est au courant ?

— On n'a rien dit, ni à elle ni à la presse. J'ai caché mon jeu pour essayer de voir si je pouvais la piéger.

— Elle raconte qu'elle connaissait la combinaison, Nougat.

— La lampe à souder, c'était peut-être de la mise en scène, pour écarter les soupçons au cas où on penserait à elle.

— L'arme du crime ?

— Encore un truc bizarre. Selon les gars de la balistique, ce serait un M16. Modèle de l'armée américaine. Ça ne court pas les rues, vois-tu.

Van Heerden acquiesça lentement de la tête.

— Un seul coup de feu ?

— Oui. Comme pour une exécution, une balle dans la nuque.

— Parce qu'il les avait vus? Ou qu'il les connaissait?
— Pas impossible, par les temps qui courent! Peut-être qu'ils l'ont buté juste pour se marrer.

— Ils étaient combien, à ton avis?

— Aucune idée. Pas d'empreintes digitales à l'intérieur, pas de traces de pas à l'extérieur, pas de témoins parmi les voisins. Mais Smit était un type costaud et en bonne forme. Ils devaient être plusieurs.

— Les équipes techniques et scientifiques?

O'Grady se pencha en avant et récupéra le reste de nougat.

— Que dalle. Pas d'empreintes, pas de poils, pas de cheveux, pas de fibres. Rien, sauf un bout de papier. Dans le coffre. Ils ont trouvé un bout de papier de la taille d'une boîte d'allumettes. Selon les petits futés de Pretoria, c'est du papier pour envelopper des liasses de fric. Tu sais, dix mille rands en coupures de cinquante, ce genre de truc...

Van Heerden haussa les sourcils.

— Mais le plus curieux c'est qu'à voir la qualité du papier et ce genre de détails, ils sont prêts à parier qu'il s'agirait de dollars. Des dollars américains.

— *Fok*¹! s'exclama van Heerden.

— Tout à fait d'accord. Et le mystère s'épaissit encore. Comme c'était mon seul indice, je me suis servi du colonel pour mettre la pression maximum sur Pretoria. Ils ont un expert en devises au sein de l'équipe forensique. Un dénommé Claassen, je crois. Il s'est plongé dans ses manuels et a repris son microscope, après quoi il nous a affirmé qu'il s'agissait de vieilles coupures. Les Américains n'emballent

1. De l'américain *fuck* : «putain», «merde».

plus leur fric comme ça. Mais dans les années 70 et jusqu'au début des années 80, ils le faisaient encore.

Van Heerden rumina l'information pendant un moment et demanda :

— Tu as sondé Wilna van As sur ce point ?

— Ouais. Et j'ai eu droit à la réponse habituelle : elle ne sait rien. Elle n'a jamais reçu de dollars en paiement de ces vieux meubles ringards, et elle n'en a jamais réglé en dollars. Elle ne sait même pas à quoi ressemble un billet d'un dollar. Je te jure, cette bonne femme a vécu plus de dix ans avec la victime, mais elle a tout des trois singes de la sagesse : je n'entends pas le mal, je ne vois pas le mal, je ne dis rien de mal. En plus, sa petite avocate sexy me tombe dessus comme un lutteur de sumo chaque fois que je lui pose une question un peu directe.

O'Grady mordit rageusement dans la barre de nougat et s'affala de nouveau sur sa chaise.

— Et pas de clients ou d'amis américains dont elle ait eu connaissance, ajouta van Heerden.

C'était une affirmation, il savait ce qu'il en était.

Le gros enquêteur avait la bouche pleine, mais il articula très clairement.

— Pas un seul. N'empêche qu'avec le M16 et les dollars, on peut raisonnablement envisager qu'un ou plusieurs Amerloques sont impliqués.

— Son avocate est convaincue de l'innocence de Wilna van As.

— C'est elle qui t'a embauché ?

— Oui. Emploi temporaire.

— Essaie au moins de te la taper. Parce qu'à mon avis, c'est tout ce que tu pourras obtenir d'elle. Cette affaire est une impasse. Je veux dire, quel mobile

aurait Wilna van As? Sans le testament, apparemment, elle ne peut rien toucher.

— Sauf si un accord prévoit qu'elle récoltera la moitié du butin. Dans un an ou deux, quand tout se sera calmé.

— Peut-être...

— Il n'y a pas d'autres suspects, à part elle?

— *Zilch. Nada.* Personne.

C'était le moment de jouer l'humilité.

— Nougat, j'aimerais beaucoup jeter un coup d'œil au dossier. (O'Grady le regarda fixement.) Je sais que tu es un bon flic. Il faut juste que je sauve les apparences.

— D'accord, mais tu l'emportes pas chez toi, tu le consultes ici.

Je fus réveillé au milieu de la nuit par le séisme, le tonnerre qui montait en roulant des entrailles de la terre et faisait trembler toutes les vitres et grincer le toit en tôle ondulée de la maison. Je criai et mon père vint me reconforter. Il me prit dans ses bras dans l'obscurité et me dit que ce n'était rien, seulement la terre qui bougeait pour trouver une position plus confortable.

Je m'étais rendormi lorsque le téléphone sonna, environ une heure plus tard. Il était appelé en renfort là-bas.

La suite, je l'ai apprise de ma mère, un assemblage de déclarations officielles et de récits de collègues de mon père, colmaté par son imagination.

Il dirigeait une des équipes de sauvetage chargées d'extraire quatorze mineurs piégés un kilomètre sous terre après l'effondrement d'une galerie. Il faisait chaud et la plus grande confusion régnait au fond de la mine. D'autres équipes de secours étaient déjà à l'œuvre quand ils arrivèrent sur les lieux après une longue descente dans une cage grinçante et brinquebalante. Ils étaient équipés de pelles, de pioches, de

trousses de secours et de bouteilles d'eau. Personne ne portait de casque de protection, c'était plus encombrant qu'autre chose. Tous, Blancs et Noirs, défirent le haut de leur tenue pour travailler torse nu dans la chaleur, leurs peaux luisant sous l'éclairage cru des projecteurs, une lumière aveuglante à certains endroits et qui projetait de longues ombres à d'autres. Les chants cadencés des Noirs fournissaient le tempo de l'effort collectif, ceux qui creusaient et ceux qui évacuaient la terre travaillant côte à côte, oubliant les séparations d'ordinaire rigides entre les races et les activités parce que quatre des mineurs piégés étaient blancs et les dix autres noirs.

Des heures et des heures, dans l'obscurité éternelle, à déplacer une montagne de terre.

À la surface, les parents des Blancs avaient commencé à se rassembler, attendant les nouvelles avec le soutien habituel de la communauté, amis, collègues, et aussi les familles des équipes de sauvetage.

Pendant ces heures-là, ma mère s'était mise à peindre, le son d'un lied de Schubert montant, un peu métallique, de la chaîne hi-fi. Elle était calme, persuadée de l'invincibilité de mon père, tandis que j'ignorais tout de la tension qui gagnait la ville.

Alors qu'ils s'apprêtaient à remonter à la fin de leur rotation, mon père et son équipe avaient entendu des appels au secours étouffés, des gémissements de peur et de douleur. Il avait encouragé ses camarades – ils étaient en première ligne, à retourner inlassablement rochers, pierres et terre par pelletées entières – à creuser un tunnel étroit. La perspective du repos avait été emportée par la montée d'adrénaline qui les envahissait à l'idée de réussir ce sauvetage. À leur tête, Emile

van Heerden sollicitait toutes les forces de son corps vigoureux pour atteindre les mineurs bloqués.

Son équipe était parvenue à atteindre la petite ouverture que les survivants avaient creusée de leurs mains nues.

La nouvelle était vite remontée à la surface et toutes les personnes rassemblées dans la petite salle communale avaient applaudi et pleuré en apprenant qu'on avait entendu des voix en bas.

Puis la terre avait tremblé à nouveau.

Mon père avait sorti les trois premiers mineurs à lui seul et les avait déposés sur les civières en toile et en bois. Le quatrième était enseveli jusqu'à la poitrine. C'était un Noir qui avait les jambes broyées et contenait sa douleur au prix d'efforts surhumains dont témoignaient la sueur et les tremblements qui secouaient le haut de son corps. Emile van Heerden creusait frénétiquement autour des jambes de l'homme, à l'aide de ses seuls doigts car une pelle aurait été trop grande. Et la terre, une fois encore, chercha une position plus confortable.

Il était l'une des vingt-quatre victimes qui, trois jours plus tard, furent remontées du puits enveloppées dans des couvertures. Ma mère ne pleura que lorsque, écartant la couverture à la morgue, elle vit ce qu'une tonne de roche avait fait au magnifique corps de son mari.

Van Heerden n'était pas le genre d'homme qu'elle s'était imaginé.

Selon Kemp, il avait travaillé dans la police. « Que puis-je vous dire ? Il n'est pas comme les autres. Mais c'est un formidable enquêteur. Seulement, soyez ferme avec lui. »

Dieu sait si elle avait besoin d'un « formidable enquêteur ».

Elle ne savait pas à quoi elle devait s'attendre. Pas comme les autres ? Un catogan et une boucle d'oreille ? Mais elle ne s'attendait pas à cette tension. La façon dont il avait parlé à Wilna van As... D'ailleurs « tension » n'était pas le bon terme. Van Heerden était difficile à manier. Comme un explosif.

Ils s'étaient mis d'accord sur des honoraires de deux mille rands par semaine. Payables d'avance. Elle en serait de sa poche si van Heerden ne trouvait rien. C'était trop d'argent. Même si Wilna van As la remboursait ensuite par versements échelonnés. Le cabinet n'avait pas les moyens. Elle allait devoir rappeler Kemp. Elle tendit la main vers le téléphone.

Van Heerden s'encadra dans l'embrasure de la porte.

— Il faut que je reparle à van As, dit-il.

Son corps maigre, son œil au beurre noir et son air de j'en-ai-rien-à-foutre, une enveloppe marron à la main, appuyé au chambranle. Elle avait conscience d'avoir sursauté, la main tendue vers le téléphone, et qu'il l'avait remarqué. L'aversion qu'il lui inspirait n'était qu'une graine mais elle commençait à germer.

— Nous devons en discuter, lui répondit-elle. Et vous pourriez peut-être songer à frapper avant d'entrer.

— Pourquoi devons-nous en discuter ?

Il s'assit dans le fauteuil en face d'elle et se pencha en avant, une incarnation de l'antagonisme.

Elle inspira profondément et contrôla sa voix pour exprimer patience et fermeté.

— En sa qualité d'être humain, Wilna van As doit pouvoir s'attendre à notre sympathie et à notre respect, dit-elle. De surcroît, elle a subi ces neuf derniers mois plus de traumatismes que la plupart d'entre nous en une vie. Malgré le peu de temps dont nous disposions, votre attitude à son égard m'a paru aussi déplacée qu'inacceptable.

Toujours assis, van Heerden gardait les yeux fixés sur l'enveloppe avec laquelle il tapotait ses ongles en cadence.

— Je vois que vous êtes deux femmes, dit-il.

— Comment ?

— Votre cabinet... deux avocates.

Il fit un vague geste englobant les locaux.

— Oui, répondit-elle, ne comprenant ni le rapport avec la conversation ni où il voulait en venir.

— Pourquoi ?

— Je ne vois pas ce que ça a à voir avec votre insensibilité.

— J'y viens, Hoop. Vous êtes un cabinet juridique délibérément composé de femmes ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que le système judiciaire est un univers d'hommes. Or il existe des milliers de femmes qui ont droit à de la sympathie et de la compréhension quand elles doivent se défendre dans un procès, ou souhaitent divorcer. Ou quand elles cherchent un testament.

— Vous êtes une idéaliste.

— Pas vous, manifestement.

— C'est là que nous différons, Hoop. Vous vous imaginez que vos groupes féministes, votre cabinet sans hommes et des contributions régulières au Fonds des enfants abandonnés vous assurent un cœur blanc comme neige. Vous et vos semblables vous croyez intrinsèquement bonnes quand vous vous rendez au Health & Racquet Club au volant de vos BMW hors de prix, et vous êtes parfaitement contentes de vous et de votre petit monde. Parce que vous croyez que nous sommes tous fondamentalement bons. Mais croyez-moi, nous sommes mauvais. Vous, moi, nous tous.

Il ouvrit l'enveloppe, en sortit deux photographies au format carte postale et les jeta sur le bureau.

— Vous connaissez ces photos ? lui demanda-t-il. Feu M. Johannes Jacobus Smit. Ligoté sur sa chaise de cuisine. Cela vous emplit-il de compréhension et de compassion ? Ou quels que soient les termes politiquement corrects que vous affectionniez ? Quelqu'un lui

a fait ça. Quelqu'un l'a attaché avec du fil de fer et l'a chauffé à la lampe à souder jusqu'à ce qu'il n'ait qu'un souhait, qu'on en finisse. Quelqu'un, un être humain. Des gens. Et votre ange intouchable, votre Wilna van As, est au milieu de cette horreur. Tony O'Grady, le gros enquêteur des Meurtres et Vols, pense qu'elle est impliquée dans l'affaire parce qu'il y a un tas de détails qui ne collent pas. Et pour ce qui est des meurtres, les statistiques vont dans son sens. Le plus souvent, c'est le mari, la femme, la maîtresse ou l'amant qui est le coupable. Il se peut qu'il ait tort, ou qu'il ait raison. Mais s'il a raison, qu'advient-il de votre idéalisme ?

Elle leva les yeux des photos, blême.

— Et c'est vous qui allez m'enlever mes illusions...

— Vous avez déjà rencontré un assassin, Hoop ?

— Votre point de vue est tout à fait clair.

— Ou un violeur d'enfants ? Nous... (Il hésita une fraction de seconde avant de poursuivre, s'étonnant lui-même d'en être capable.) Un jour, je... j'ai arrêté un violeur qui s'en prenait à des enfants. C'était un homme de cinquante-neuf ans, très gentil et très doux, qui aurait pu jouer le rôle du Père Noël. Il avait attiré dix-sept fillettes de quatre à neuf ans dans sa voiture en leur offrant des caramels Wilson et il les avait emmenées à Constantiaberg...

— Votre point de vue est tout à fait clair, répétait-elle doucement.

Van Heerden reprit sa position avachie dans le fauteuil.

— Alors laissez-moi bosser tranquille, bordel.

Le noroît soufflait l'obscurité du dehors contre les fenêtres de la maison, et à l'intérieur Wilna van As

parlait, cherchant ses mots pour évoquer Jan Smit, ses mains aux doigts entrelacés ne cessant de remuer sur ses genoux.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je ne sais pas si je le connaissais vraiment. Ni d'ailleurs si l'on pouvait le connaître. Mais ça ne me dérangeait pas. Je l'aimais, il était... C'était comme s'il avait une blessure... Parfois, la nuit, allongée à côté de lui, je me disais qu'il avait l'air d'un chien maltraité, qu'on aurait battu trop souvent et trop fort. Un tas de choses me traversaient l'esprit. Je m'imaginai qu'il avait peut-être une femme et des enfants quelque part. Parce qu'il a paru tellement affolé quand je me suis retrouvée enceinte. Là, j'ai pensé qu'il avait une femme et un enfant qui l'avaient abandonné. Ou qu'il était peut-être orphelin. Ou alors, c'était autre chose, mais quelque part, quelqu'un lui avait fait tant de mal qu'il ne pourrait jamais le révéler à personne. Je le savais, et je ne lui ai jamais posé de questions. En réalité, je ne sais rien de lui. Ni où il a grandi, ni ce que son père et sa mère sont devenus, ni comment il a démarré son affaire. Mais je sais qu'il m'aimait à sa manière, il était gentil avec moi. Il nous arrivait de rire de quelqu'un ensemble, pas souvent mais de temps en temps. Je savais qu'il ne supportait pas les gens prétentieux. Et ceux qui étalaient leur fortune. Il avait dû connaître des périodes difficiles. Il gérait son argent avec tant de rigueur, tant de soin... Je crois qu'il avait peur des gens. Ou qu'ils l'intimidaient... Nous n'avions pas d'amis. Nous restions entre nous, nous n'avions besoin de personne.

On n'entendait que le bruit du vent et celui de la

pluie frappant les vitres. Elle leva les yeux vers Hoop Beneke.

— Combien de fois j’ai voulu lui demander... Lui dire qu’il pouvait m’en parler, que je l’aimerais toujours, que ce n’était pas grave, même si sa douleur était profonde. Je mourais d’envie de savoir, parce que j’ai toujours été affreusement curieuse, parce que je voulais le connaître. Je crois que je voulais le situer – c’est ce qu’on fait avec tout le monde, on attribue une place aux gens quelque part dans sa tête, pour savoir ce qu’on pourra leur dire, ou leur donner, la prochaine fois qu’on les verra. Ça facilite la vie. Mais je ne lui ai rien demandé. Parce que si je lui demandais, je risquais de le perdre.

Elle regarda van Heerden.

— Je ne savais rien. Parfois, je me demandais si son père buvait aussi, et si sa mère, elle aussi, avait divorcé, et si... s’il était né du mauvais côté de la barrière. Comme moi. Mais lui m’avait, et moi je l’avais, et nous n’avions besoin de rien d’autre. C’est pour ça que je n’ai jamais posé de questions. Même quand j’ai découvert que j’étais enceinte et qu’il a dit : “Il faut faire quelque chose parce que les enfants ne méritent pas la cruauté de cette vie et qu’on n’est pas capables de les protéger.” Je ne lui ai rien demandé parce que j’ai compris à ce moment-là qu’on l’avait battu. Comme un chien. Trop souvent. Alors, je suis allée me faire avorter, et j’ai fait ce qu’il fallait pour ne plus jamais être enceinte. Parce que je savais que nous n’avions besoin de personne d’autre que nous-mêmes.

Elle essuya une larme au bout de son nez et baissa les yeux sur ses mains. Il se retrouva à court de mots,

conscient maintenant qu'il ne pourrait pas lui poser les autres questions.

Brusquement, la maison était devenue un tombeau.

— Je pense qu'on devrait partir, dit enfin Hoop Beneke en se levant.

Elle s'approcha de Wilna van As et lui posa la main sur l'épaule.

Ils traversèrent la rue en courant sous la pluie pour regagner leurs voitures.

Au moment où elle introduisait la clé dans la serrure de la BMW, van Heerden la rejoignit.

— Si on ne retrouve pas ce testament, elle n'aura rien, c'est ça ? demanda-t-il.

— Rien, répondit Hoop Beneke.

Il hocha la tête et s'éloigna vers sa Toyota, criblé par la pluie.

Pendant que les oignons, les poivrons et les clous de girofle mijotaient, il lui téléphona.

— Je suis en train de cuisiner, dit-il lorsqu'elle décrocha.

— À quelle heure ? demanda-t-elle.

Il refusa d'entendre la surprise dans sa voix et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Dix heures.

Il raccrocha. Ça lui ferait plaisir, il le savait. Elle ferait des suppositions mais ne poserait pas de questions.

Il retourna à la gazinière dans la cuisine – seule pièce de sa petite maison qui ne montrait aucun signe de délabrement et de négligence. L'eau s'était évaporée de la casserole. Il ajouta deux ou trois bâtonnets de cannelle aux ingrédients qui cuisaient déjà. Il

Les soldats de l'aube

NOUVELLE TRADUCTION DE MARIE-CAROLINE AUBERT

Johannes Jacobus Smit, un riche antiquaire, est retrouvé mort, brûlé au chalumeau puis abattu d'une balle dans la nuque. Zatopek van Heerden, dit Zet, ancien flic déchu, se voit confier une mission : retrouver le testament de la victime, afin de permettre à son amie d'hériter de ses biens. Pour la mener à terme, il lui faudra élucider le mystère de ce meurtre et même en percer un second : l'identité réelle de ce marchand... L'enquête l'entraînera dans les méandres de l'histoire sud-africaine, aux confins de l'Angola, où se croisent crime organisé, guerres fratricides et racisme d'État.

DEON MEYER

Né en 1958 à Paarl, en Afrique du Sud, Deon Meyer a exercé différentes professions avant de se lancer dans le polar, juste après la fin de l'apartheid. Il est l'auteur de nombreux best-sellers traduits dans plus de trente pays et vit à Stellenbosch.



LES SOLDATS DE L'AUBE
DEON MEYER

Cette édition électronique du livre
Les soldats de l'aube de Deon Meyer
a été réalisée le 20 décembre 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072972652 - Numéro d'édition : 431304).

Code produit : U42802 - ISBN : 9782072972690.

Numéro d'édition : 431308.